

Quand le futur se conjugue au passé



ESCH-BELVAL Sonic Visions, lancé il y a dix ans par la Rockhal, s'est présenté sous un jour nouveau, placé au cœur des hauts-fourneaux et dénué de toute tête d'affiche. Désormais, un seul mot d'ordre : la découverte.

Pour cette nouvelle version du festival, plus d'une vingtaine de groupes et artistes se sont succédés trois jours durant (de jeudi à samedi), sans oublier les conférences musicales, au succès jamais démenti.

En se délocalisant totalement au cœur de l'ancien site sidérurgique à l'imposante cheminée en guise de gardien, le festival Sonic Visions affirme sa maturité, et l'expérience accumulée qui en découle. Oui, dix ans, c'est le bel âge! Celui de l'émancipation ou, comme le disait justement Olivier Toth, directeur de la Rockhal, celui où il est temps de «couper le cordon ombilical».

Un geste qui prend sens artistique aussi. En effet, désormais, le rendez-vous se passera de tête d'affiche (comme Jake Bugg en 2016 et Alabama Shakes en 2015) pour ne se consacrer qu'aux découvertes, à travers ceux qui doivent être les promesses de demain. Prédiction, qui avouons-le, tient nettement plus de la croyance que d'une hypothétique vérité, le marché de la musique étant ce qu'il est.

Mais saluons néanmoins l'audace de la proposition qui, de surcroît, colle bien à certaines missions de la Rockhal, comme celle de mieux s'intégrer à son territoire environnant, ou encore celle d'appuyer les envies de professionnalisme et d'ailleurs de

la scène locale. Ainsi, durant trois jours, de jeudi à samedi, l'avenir se frottait aux fantômes du passé, et les amplis redonnaient vie à ces vestiges d'une histoire qui se termine.

➤ Pas de complexe d'infériorité

Dans l'une des deux salles de concerts (à la Massenoire), l'odeur de graisse et de métal soulignait d'ailleurs cette récente transition. L'autre servait aussi d'auditorium, durant des journées plus «studieuses» autour de conférences diverses sur la musique et ses multiples implications (financière, numérique...). Là, les groupes et artistes intéressés (500 selon l'organisation) pouvaient s'informer, et surtout, nouer des liens avec plus d'une centaine d'intervenants du mi-

lieu (label, booker...), autour du bar, est-il bien nécessaire de le préciser.

Parmi eux, Luka Heindrichs, gérant du Gudde Wëllen, reconnaît ainsi, de sa voix gutturale, en profiter pour y rencontrer ses contacts étrangers «en chair et en os». D'autres, musiciens ceux-là, cherchaient quant à eux la bonne opportunité pour agrandir leur rayon d'action – en somme, voir plus loin que le simple Luxembourg, le graal pour nombre d'entre eux – notamment à l'occasion d'une soirée «Grande Région» et de deux autres aux accents plus internationaux.

Toutes ces discussions une fois passées, on pouvait alors se réjouir des décorations concoctées par les représentants de la Nuit des champions (Wiltz), comme oser se frotter aux 5°C de la dernière scène, à l'extérieur, durant des soirées de novembre

comme seule la région sait nous offrir. Entre les trois lieux s'est enchaînée une brochette d'artistes «en devenir», donc, et d'autres du cru, dont certains n'ont clairement pas à souffrir d'un complexe d'infériorité (Edsun, Drops & Points...).

➤ Lot de surprises et d'étrangeté

Dans le lot, notons la belle présence de nos voisins belges, avec quelques-uns de ses actuels ambassadeurs : J. Bernardt (le plus aguerri car Jinte B. Deprez, de son vrai nom, évolue avec le groupe Balthazar), Témé Tan et encore Roméo Elvis & Le Motel, ce dernier l'emportant vendredi soir à l'applaudimètre grâce à un soutien acquis... et très jeune. Si la soirée de la veille se contentait d'être une

annoncée mise en bouche, les deux suivantes, hétéroclites, offraient, comme prévu, leur lot de surprises, d'étrangetés même (Superorganism), et aussi de belles énergies (Rilès, L.I.L. Star, Dorian & Louvar...).

Un autre format, donc, et une autre ambiance (parfois glaçante) pour un festival qui, à l'instar de son environnement proche au cœur de Belval, s'adapte, évolue, brise des barrières, se redéfinit pour mieux affronter les réalités du moment. Reste à savoir si le public – généreux vendredi, plus clairsemé le lendemain – arrivera à dompter ses angoisses et ses habitudes en «osant» venir à l'aveugle et se laisser surprendre. Plutôt risqué au Grand-Duché, au public réputé très conservateur. Il serait temps que, lui aussi, se remette en question.

«C'est quand même sur scène que tout se passe!»

Le groupe luxembourgeois Tuys est un fidèle de Sonic Visions. Connecté aujourd'hui avec l'Allemagne, il est l'un des représentants de cette scène nationale qui veut voir plus loin. Discussion quelques heures avant de monter sur scène.

Cela fait cinq ans que vous venez au Sonic Visions. Quelles sont vos attentes en venant ici?

Tun Bieber (guitariste-manager) : On était suivis par le Rocklab, partiellement, et il nous a conseillé d'y venir, pour assister notamment aux conférences, ou discuter avec les autres groupes. La scène luxembourgeoise se retrouve ici! Et chaque année, ça s'agrandit. Les sujets sont vastes, et intéressants. Notre booker est venu expressément de Hambourg, par exemple, pour dénicher d'autres contacts.

Y a-t-il des sujets qui vous intéressent plus particulièrement?

Le digital, en effet, est de notre temps : se promouvoir sur le net est devenu essentiel pour un groupe aujourd'hui. Réussir à entrer dans une playlist sur Spotify, être dans des blogs... En somme, avoir une visibilité numérique. Et on apprend ainsi qu'on peut se débrouiller seul, et rester indépendant. Et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Avec Tuys, justement, où en êtes-vous au niveau de votre développement?

On est situés à un moment où l'on s'exporte plus facilement qu'avant. Notre label en Allemagne (Le Papagay Records) nous offre une belle passerelle pour nous y produire, notamment dans le nord du pays, plus sensible à l'indie-rock que l'on joue. Forcément, cela implique que l'on joue moins au Luxembourg. Cette année, par exemple, on n'est montés sur scène au pays que trois fois... En tournée, on essaye aussi clairement de se promouvoir et trouver, au passage, des partenaires. On a fait notamment le Dockville et le plus réputé Reeperbahn, deux festivals de Hambourg. On retourne d'ailleurs en Allemagne début décembre, histoire de ramener à nouveau les gens devant la scène. C'est quand même là que tout se passe!

Avez-vous d'autres envies de promotion? Françaises? Belges?

En France, il y a déjà plusieurs contraintes légales, et la langue reste une barrière, quoi qu'on en dise! Mais cette connexion avec l'Allemagne reste un peu le fruit du hasard. Une question de rencontres... et de sensibilité. Même si ici il me semble qu'il y a plus de Français que d'Allemands...

Que pensez-vous des changements, sur le site et dans le concept, de ce Sonic Visions?

J'aime la nouvelle scène à l'extérieur, le fait, aussi, que le festival soit plus ramassé, condensé. C'est plus petit, on est à l'air frais, et sans tête d'affiche, on est là uniquement pour faire des découvertes. D'ailleurs, on est venus hier (NDLR : vendredi), et même si on n'est pas des fans de hip-hop français, et d'autres propositions R'nB, on s'est bien amusés. Il y a toujours des petits trucs à dénicher ici et là dans ce genre de festival.

Et vous, qu'allez-vous proposer au public?

Avant notre set, on montre notre nouvelle vidéo pour la première fois, celle de notre morceau *Talk*. Juste après, on se jette à l'eau, durant 25 minutes, à fond, bien sûr! On a quand même invité des gens à nous suivre. C'est bien le minimum qu'on puisse faire!

Sonic Visions en chiffres

3 jours de réjouissances
40 conférences au programme
500 participants
100 intervenants et plus, venus d'une vingtaine de pays (principalement européens)
5 prix remis dans le cadre des Video Clip Awards
26 concerts de groupes nationaux et internationaux
3 scènes, dont une à l'extérieur

Le vidéoclip, c'est du sérieux!

Samedi s'est déroulée la 5^e édition des Video Clip Awards. Dans un esprit moins badin qu'à l'accoutumée...

Depuis le mois de septembre, au Luxembourg, le vidéoclip, jusqu'alors dans l'ombre des autres productions visuelles, se sent un peu plus estimé. En effet, à cette date, le Fonds national de soutien à la production audiovisuelle, qui regrettait un «manque de professionnalisme et d'argent» dans le domaine, s'est lancé dans une opération de promotion grâce à une première bourse d'aide à la création.

Les Video Clip Awards (VCAS), qui squattent Sonic Visions depuis maintenant cinq éditions, se devaient d'ouvrir sa cérémonie annuelle avec cette bonne nouvelle. Et c'est ainsi que Them Lights, projet porté par Sacha Hanlet (batteru de Mutiny on The Bountty), s'est vu remettre ce premier encouragement financier pour une future réalisation, sûrement présentée lors des prochaines récompenses en 2018. «Ce qu'il a proposé – une idée,

un script, un budget... – a dû plaire», soutient au passage Sam Reinard, du Rocklab.

Ce dernier est un «militant» de longue date du vidéoclip. «J'ai toujours fait le maximum pour le faire reconnaître, dit-il. YouTube reste aujourd'hui la première plateforme de streaming d'écoute musicale. Alors oui, l'identité audiovisuelle d'un artiste est primordiale!». C'est aussi pour cette raison que les VCAS sont nés, histoire de favoriser la mise en image des efforts de certains groupes et artistes pour promouvoir leur musique.

Dans une ambiance de remise de diplômes de fin d'année, les lauréats se sont succédé tour à tour sur scène pour ramasser leur récompense: le rappeur Brebo et «son» réalisateur Kevin Risch, tout comme son homologue Cédric Letsch, primé pour son travail avec Austinn. À ce jeu, c'est No

Metal in This Battle qui remporte la palme, doublement félicité pour son clip *Paprika*, signé Gwenaël François. Ce dernier, les deux trophées glissant en main, jubile: «C'est complètement dingue! Un prix, ça aurait déjà été quelque chose, mais là, deux, c'est énorme! C'est une double cerise sur le gâteau.»

«Un travail de bénévolat»

Plus habitué à travailler, avec Skill Lab, pour des agences publicitaires

qu'avec des musiciens, il explique ses motivations: «Les clips, c'est surtout une question de coup de cœur. Quelque chose de plus personnel. Sinon, on n'a pas les moyens de les faire. Car on a besoin d'une équipe, de payer des gens...». Propos sur lesquels rebondit Pierre Bianchi, membre du quatuor d'afro-rock. «C'est bien qu'il y ait des choses qui se mettent en place. Avec un tel clip, de cette qualité, et les frais qu'il y a autour, c'est un véritable travail de bénévolat.» Parlons donc un peu d'argent. Selon leurs dires, à la suite

d'une économie drastique, *Paprika* aurait coûté entre «5 000 et 6 000 euros», soit dix fois moins cher qu'un clip classique.

De quoi relativiser l'aide à la création mise en place, qui parle d'une enveloppe de 100 000 à 150 000 euros dégaçés pour une quinzaine de créations à l'année. Gwenaël François voit ça malgré tout d'un bon œil: «Ça peut permettre de développer le secteur de la musique au Luxembourg par le biais des clips, et donc nous offrir une plus grande visibilité à l'étranger.» Le message est passé.

stART-up Award pour le meilleur réalisateur de moins de 36 ans (Œuvre nationale de secours Grande-Duchesse-Charlotte) Cédric Letsch pour le clip *Olivia* (d'Austinn)

Best Music Video (Sacem Luxembourg & CNA) *Paprika*, de No Metal in This Battle / Réalisation: Gwenaël François

Audience Award (RTL & Eldorado) *6 Stunden*, de Brebo / Réalisation: Kevin Risch

Jury Award *Paprika*, de No Metal in This Battle / Réalisation: Gwenaël François

En outre, le groupe Them Lights a remporté la première bourse d'aide à la création de vidéoclips proposée depuis cette année par le Film Fund, la Rockhal ainsi que Music: LX.



«J'aime sortir de ma zone de confort»

Parmi les artistes «en devenir» présentés à Sonic Visions, Témé Tan bénéficie d'un joli buzz, notamment chez lui, en Belgique. Un artisan afro-pop qui puise son inspiration dans son métissage et ses voyages.

D'origine congolaise, Tanguy Haesevoets (pour l'état civil) a grandi entre Kinshasa et Bruxelles. Depuis 2015, il peaufine son style singulier et pétillant, subtil mélange de grooves minimalistes, de beats entêtants et d'harmonies suaves. Certains voient déjà en lui un successeur à Stromae. Rencontre.

Vrai bourlingueur, il a donné son premier concert au Japon, et est passé par le Luxembourg, anonyme, au Gudde Wellen en 2015. Désormais, Témé Tan s'est fait une petite réputation, avec ses clips faits maison, sa musique misant sur la spontanéité et ses racines métissées. Musicalement, le garçon brouille les pistes, comme en témoigne un premier album aux influences plurielles et cosmopolites, aux tubes entêtants (*Améthis, Ça va pas la tête?, Coups de griffe...*). Découverte.

Cela fait trois-quatre mois que l'on ne tarit pas d'éloges sur vous, notamment en Belgique.

Comment vivez-vous ce buzz?

Témé Tan: Ce buzz, ce n'est que ce qu'on voit en surface. Ça paraît un grand pas pour beaucoup de gens, mais en réalité, la progression est plus naturelle. Moi, depuis mon titre *Améthis* (2014), je tire ma petite valise de gare en aéroport, toquant à toutes les portes qui veulent bien s'ouvrir. Je n'ai pas grillé d'étapes, même si, bien sûr, je suis reconnaissant pour ce qui arrive aujourd'hui.

Certains voient même en vous un héritier de Stromae. Partagez-vous cet avis?

(Il rigole) Je le prends comme un compliment, car ce que Stromae a réussi à faire,

même sac, c'est assez scabreux, non?

Votre premier album est sorti en octobre. Est-il comme vous l'aviez imaginé?

Oui, même si j'ai dû enlever certains morceaux, cinq-six tout au plus. *Coups de griffe*, par exemple, ne devait pas, au départ, y figurer. Je voulais un disque que je

prendrais plaisir à jouer pendant longtemps.

Beaucoup de gens me disent que mes morceaux leur restent en tête. J'espère que je ne vais pas les rendre fous!

Vous qui vous armez d'un dictaphone, dans une recherche de spontanéité, de véricité, on vous présente comme un «artisan» musical. Appréciez-vous cette qualification?

Ça me fait plaisir! J'aime en effet les choses sincères, authentiques. Ainsi, j'ai préféré garder certains enregistrements pris sur le vif pour les incorporer à l'album, même si certains d'entre eux étaient d'une qualité moindre. Autant dire que mon ingénieur du son s'est arraché les cheveux! Mais mon intention reste d'être le plus vrai possible. Je privilégie le hasard, la fraîcheur, les accidents...

Dans le même sens, vous dites privilégier le DIY (do it yourself) et préférez être seul en scène. Pourquoi ces élans solitaires?

Sur scène, en solo, il y a moins de perte de sens face à un public. J'ai pris, certes, plaisir à jouer avec des musiciens, mais les choses sont réinterprétées et j'ai l'impression de n'avoir pas eu la chance de dire tout ce que je voulais. Ce n'est pas que j'ai envie de tout contrôler, mais quand, encore une fois, on privilégie une forme d'immédiateté, pourquoi attendre d'avoir un budget pour passer du temps à expliquer à quelqu'un ce que j'ai en tête... Finalement, vous êtes un représentant de cette nouvelle génération spontanée, réactive...

Pourtant, j'ai des amis musiciens qui me prennent pour une tortue, vu que, selon eux, j'ai mis une plombe à sortir cet album (*rire*). Mais un premier bébé, ça se cajole, et j'ai déjà vu des artistes sortir des albums trop rapidement, à leur détriment.

Pour vous, voyager, est-ce aussi composer?

Tout à fait, et composer, c'est aussi voyager! J'aime sortir de ma zone de confort pour apprendre des choses et m'exprimer. C'est ce qui m'a toujours motivé! Quand je voyage, oui, je me nourris. Après, cette «mise en danger» n'implique pas de faire des milliers de kilomètres. Oser entrer dans un bar louche de son quartier, c'est également une expérience à faire... et à vivre. Il faut toujours être curieux d'autres choses.

Où vous sentez-vous le mieux? Sur scène? En studio? Ou encore au contact de populations et cultures étrangères?

J'adore être sur scène, même si j'ai

un trac terrible avant d'y monter. Mais une fois la peur passée, j'y suis comme un poisson dans l'eau. La rencontre d'autres peuplades, elle, réclame une grande adaptation: apprendre un peu la langue, s'adapter aux us et coutumes. Au final, on en apprend beaucoup sur soi-même, son propre pays... Le studio, enfin, est un endroit d'immense frustration, car il rompt la spontanéité. Il faut faire en sorte que tout soit écoutable, on jette beaucoup, on lisse, on reste assis à écouter en boucle le même passage, encore et encore. C'est un vrai purgatoire. Moi, je préfère largement être avec mon studio «mobile», de fortune, avec mes cassettes, mes machines, mon ordinateur. En mode bricolage, quoi!

Quelles sont vos envies?

De manière pragmatique, j'ai des tournages sur le feu. D'ailleurs, dans la foulée de Sonic Visions, je pars aux Pays-Bas tourner des scènes. Quasiement chaque morceau du disque aura ainsi son clip. J'ai envie aussi de découvrir d'autres pays. Et j'espère que j'aurai le courage, après mes deux albums programmés chez Pias, de me poser la question de savoir si j'ai encore quelque chose à dire. Même si être musicien est une vie confortable, il faut oser faire autre chose quand on est à sec. Poursuivre juste par facilité, je trouve ça triste.



c'est costaud! Mais c'est aussi une comparaison injuste aussi bien pour lui que pour moi. D'abord, on ne fait pas la même musique. Ensuite, et surtout, je vois ça comme un amalgame risqué: deux métiers que l'on met dans le

Textes : Grégory Cimatti
Photos : Alain Rischard

Retrouvez les photos de Sonic Visions sur : www.lequotidien.lu